



**HAL**  
open science

# LES COMÉDIES DE MARIVAUX : ET SI L'ARGENT FAISAIT LE BONHEUR ?

Bénédicte Gazagne-Zamora

► **To cite this version:**

Bénédicte Gazagne-Zamora. LES COMÉDIES DE MARIVAUX : ET SI L'ARGENT FAISAIT LE BONHEUR ?. Inter-Lignes, 2014. <hal-02842689>

**HAL Id: hal-02842689**

**<https://hal.science/hal-02842689v1>**

Submitted on 7 Jun 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## LES COMÉDIES DE MARIVAUX : ET SI L'ARGENT FAISAIT LE BONHEUR ?

Le théâtre de Marivaux rend compte de l'évolution de la société, dans cette première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais il rend également compte des enjeux de pouvoir et d'argent que cristallise l'essor d'une classe bourgeoise et commerçante qui appartient au Tiers-Etat mais entend exercer un rôle dans la société, ainsi que d'une classe plus populaire, qui douée de raison et de pensée, entend tendre à l'aristocratie le miroir dans lequel elle peut se voir et apprendre à se connaître.

Son théâtre témoigne d'une réalité sociale qui se monétarise et montre une mobilité sociale et des revendications liées au pouvoir de l'argent. Même si l'amour demeure plus présent et plus important que l'argent, la quête de l'argent demeure une préoccupation commune à bien des personnages.

### I Du naturalisme du XVIII<sup>e</sup> siècle à Marivaux :

Le naturalisme pense la nature comme une diversité et une unité organique, complexe, féconde et mystérieuse, la conçoit comme une puissance et non comme un ordre et substitue la notion de cosmogonie à celle de cosmologie. Cette science témoigne de la volonté de construire une vision du monde cohérente, basée sur une méthode qui doit l'être tout autant. Cette lecture refuse la transcendance dans laquelle la sagesse divine élaborerait l'âme, serait facteur d'organisation et de renouvellement. Pour les naturalistes, le réel et la science permettent de penser l'homme comme un objet de science, perfectible, explorable, mobile, mû par les sens qui l'habitent et le déterminent, bien loin en cela de l'innéisme des idées cartésien. Ainsi si l'homme est le produit naturel d'un milieu qui le détermine en partie, les Lumières et les idées qui les génèrent, exaltent un homme dont la vision est plus optimiste et libérale que celle qu'en avaient les Classiques, un homme qui, réservoir naturel des virtualités de la nature, peut par éducation et connaissance de soi, accéder au beau, à la vertu, à l'accomplissement de sa nature humaine. Cette vision de l'homme, est évidemment une arme contre les tyrannies et les conventions sociales, et tend à vouloir donner au Tiers-Etat une place dans la société qui serait une place naturelle et non celle confisquée par des pouvoirs que l'on dit de droit divin et donc fort loin du droit naturel.

Ainsi se développe au XVIII<sup>e</sup> siècle une littérature dans laquelle le brassage des classes sociales ainsi que la circulation de la parole entre les personnages issus de ces diverses classes sociales, témoignent de la lecture d'un monde moins étanche et non régi par la doxa aristocratique. Marivaux, héritier du courant sensualiste, libertin au sens montaignien du terme, crée la comédie du mélange des hommes, des classes, des paroles, où dominent pour les uns, l'amour, pour les autres, la raison et la lucidité mais où finalement l'emporte la quête de la transparence et l'accomplissement du sentiment amoureux. Le monde de Marivaux est un monde plus bourgeois qu'aristocratique, dans lequel le goût convenu des aristocrates est battu en brèche par le naturel bourgeois, plus réaliste, plus économe de mots et plus clairement raisonnable. Ainsi dans le monde marivaudien, des bourgeois peuvent épouser des aristocrates, des aristocrates accepter d'épouser des servantes, l'on se marie en-dessous de sa condition, parce que l'on s'aime, et si ce n'est pas tant du fait de la mobilité sociale que de l'amour, les lignes artificielles établies entre les individus s'effacent souvent au profit de lignes plus naturelles où

l'argent que l'on a, que l'on réclame ou que l'on n'a pas n'est jamais un motif véritable pour séparer les êtres qui s'aiment vraiment.

Ainsi si les mœurs aristocratiques sont raffinées et complexes au point d'éloigner du cœur et du bon sens même, la nature humaine trouve chez Marivaux sa voie et sa voix dans la simplicité d'une bourgeoisie ou d'une classe valétudinaire dotée de bon sens et de raison, pour qui la vérité du cœur l'emporte sur toute autre forme de mensonge social et pour qui le bonheur d'être ou de s'aimer, permet d'abattre réellement ou symboliquement les barrières linguistiques ou sociales entre les individus. Lorsque, à la fin d'une comédie, les personnages s'avouent s'aimer, ils parlent enfin le même langage : celui du cœur qui ne ment pas, ils partagent le même monde sans avoir le souci de savoir qui a droit à ce monde, qui a la naissance ou l'argent pour y accéder.

## II Aristocratie et bourgeoisie chez Marivaux :

Le XVIII<sup>e</sup> siècle est celui de l'ascension d'une classe bourgeoise affairiste et commerçante, qui a pour possibilité de pouvoir faire circuler de l'argent, ce qu'en revanche l'aristocratie, lorsqu'elle n'est pas à son sommet, a davantage de difficulté à faire. De plus, cette bourgeoisie impose ses valeurs, qui sont celles du travail et de l'investissement, alors que la noblesse est encore dans la dépense qui la signale et l'identifie :

« La dépense, plus que jamais est devenue la marque d'un style de vie vraiment noble ... consommateur voilà le rôle que joue la partie la plus en vue de la noblesse, rôle important, il est vrai, qui, tout en créant le luxe des privilégiés, assure l'activité des bourgeois». <sup>1</sup>

Ainsi s'établit une interaction entre les classes sociales, mais la première confisque encore tous les pouvoirs et privilèges à la seconde :

« Ainsi au moment même où le décollage économique accroît en elle le sentiment de son importance, la partie la plus dynamique de la bourgeoisie se sent refoulée de la société établie. Elle est écartée des hautes responsabilités publiques, considérée avec suspicion par la conscience religieuse... » <sup>2</sup>

Chez Marivaux les deux classes sociales se côtoient, interagissent, voire, et cela est caractéristique, s'interpénètrent par le biais du mariage. Marivaux qui se veut peintre de l'esprit humain, refuse l'identité substantielle de l'âme :

« Je me souviens qu'un jour, à la campagne nous disputions, deux de mes amis et moi, sur l'âme. Un bon paysan qui travaillait auprès de nous, entendit notre dispute, et me dit après : Monsieur, vous avez tant parlé de nos âmes : est-ce que vous en avez vu quelqu'une ? Et il avait raison de me demander cela. » <sup>3</sup>

Héritier de Locke et à sa suite des sensualistes, il croit que toutes les idées qui sont nôtres proviennent du monde extérieur et donc de l'expérience, née de la sensation et de la réflexion qui lui est donc suivante. Selon lui, à l'origine notre esprit est vide de contenu et c'est bien par le vécu, l'expérience, la connaissance que nous apprenons à le remplir, sans aucune forme d'intervention du divin.

---

<sup>1</sup> De l'Encyclopédie aux méditations, Michel Delon, Robert Mauzi, Sylvain Menant, Paris, GF Flammarion, 1998, pages 19, 20.

<sup>2</sup> Ibidem, page 21.

<sup>3</sup> L'indigent philosophe, in Journaux et œuvres diverses, Paris, Bordas, Classiques Garnier, 1988, page 318.

Cette vision naturaliste éloigne de toute conception verticale d'une société dont la hiérarchie naîtrait de la reconnaissance d'une puissance héritée de naissance. Ainsi pour peindre une société, ses variables et son évolution faut-il mettre en présence des classes sociales qui peuvent se rencontrer et même se contaminer, s'influencer.

« Le bourgeois tel que Marivaux l'entend ne subit aucune aliénation. Pleinement accordé à sa condition, il est de lui-même et sans peine ce qu'il doit être. Sa raison et son cœur vivent en bonne intelligence, et la vertu lui est si naturelle qu'elle ne peut lui paraître difficile. »<sup>4</sup>

Le bourgeois obéit davantage aux lois de la nature, parle un langage qui vient plus aisément du cœur que celui que parlent les aristocrates, encore ployés sous le fardeau du langage de Cour et de salon, qui appartient selon Marivaux au pays des Chimères. Et c'est pour cela que les bourgeois peuvent côtoyer des aristocrates qui ont souvent des problèmes d'argent<sup>5</sup> et ne parviennent pas à accéder à la vérité des sentiments contradictoires qui les animent, voire parviennent, de ce fait même, à s'éloigner d'eux-mêmes et de leurs désirs véritables. Car les bourgeois ont d'une certaine manière, une forme de supériorité naturelle qui vient de leur vertu. Dans La Colonie<sup>6</sup>, par exemple, Mme Sorbin, bourgeoise un peu rustique, puisqu'elle est femme d'artisan enrichi, est plus abordable et sympathique que ne l'est Arthénice, dont le nom est phonétiquement emprunté à la Grèce Antique, qui témoigne d'un libertinage du cœur et de l'esprit qui en fait un personnage déplaisant à qui l'on ne peut que difficilement faire confiance. Et pourtant elles combattent l'une à côté de l'autre, pour une même cause, le droit des femmes.

Et dans la plupart des pièces de Marivaux :

« Le personnage noble défend âprement et orgueilleusement ses intérêts : son titre de noblesse ( Angélique)<sup>7</sup>, ou sa fortune ( Le Comte)<sup>8</sup>. Cette image peu flatteuse de la noblesse s'explique historiquement par le fait qu'elle a perdu une grande partie de ses privilèges. »<sup>9</sup>

Et l'ensemble de son œuvre, tant théâtrale que romanesque<sup>10</sup>, montre une peu flatteuse galerie de portraits d'aristocrates dont l'avidité est la première des composantes caractériologiques, de même que l'affirmation des privilèges acquis. Dans La double inconstance<sup>11</sup>, il ne vient pas à l'idée du Prince que Sylvia, jeune paysanne puisse lui résister et revendiquer d'épouser Arlequin son promis. Dans L'Épreuve<sup>12</sup>, le jeune Lucindor soumet son aimée, bourgeoise peu fortunée à une série d'épreuves douloureuses, afin de s'assurer qu'elle ne l'épouse pas pour l'argent.

---

<sup>4</sup> L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, Jean Ehrard, Paris, Albin Michel, coll. Bibliothèque de l'évolution de l'Humanité, 1994, page 356.

<sup>5</sup> Le Legs, Marivaux, Théâtre complet, Paris, Gallimard, coll. La pléiade, tome II, 1994, page 307. Le marquis, doit par héritage, épouser Hortense qu'il n'aime pas ou lui céder 200 000 francs. Il cède d'abord à la tentation de l'épouser ne pouvant (et ne voulant) verser cette somme. Dans la Fausse suivante, Tome I, page 318, Lelio, jeune aristocrate est prêt à épouser sans amour, sur le seul principe de l'intérêt une riche bourgeoise, afin de payer ses dettes.

<sup>6</sup> La Colonie, ibidem note 5, tome II, page 611.

<sup>7</sup> Héroïne du Préjugé vaincu, ibid note 5, page 573.

<sup>8</sup> Les Fausses confidences, ibid, page 343.

<sup>9</sup> Marivaux, Karine Bénac, Paris, Ellipses, coll. Mentor, 1999, page 88.

<sup>10</sup> La vie de Marianne, Paris, Bordas, 1990. Le paysan Parvenu, Paris, Bordas, 1992.

<sup>11</sup> Ibid, tome I, page 189.

<sup>12</sup> Ibid, tome II, page 471.

Notons néanmoins que cette confrontation bourgeois-aristocrates se fait plus fréquente dans les œuvres de la fin des années 1730 et du début des années 1740, que dans les premières œuvres des années 20. Marivaux suit en cela l'évolution de la société, la montée en puissance de la classe bourgeoise. Les premières œuvres vont moins loin dans la subversion et rendent naturellement à chacun sa chacune, selon un ordre social qui semble plus naturel. Ainsi dans Le jeu de l'amour et du hasard, Dorante et Sylvia, déguisés en servantes et serviteurs, se plaisent spontanément, et s'ils éprouvent une gêne à se croire appartenir à une classe sociale différente, c'est la communauté de langage et de manières qui les rapproche et leur permet de se reconnaître :

« Silvia *à part* : ... Ce garçon n'est pas sot et je ne plains pas la soubrette qui l'aura ..  
Dorante *à part* : Cette fille-ci m'étonne, il n'y a point de femme du monde à qui sa physionomie ne fit honneur, lions connaissance avec elle. »<sup>13</sup>

C'est d'ailleurs parce que Arlequin, qui a pris la vêtue de Dorante, s'exprime de manière fort synthétique et peu élégante que Silvia s'étonne :

« Arlequin : Eh oui, mon beau-père et ma femme, autant vaut, je viens pour épouser, et ils m'attendent pour être mariés, cela est convenu, il ne manque plus que la cérémonie, qui est une bagatelle.  
Silvia : C'est une bagatelle qui vaut bien que l'on y pense.  
Arlequin : Oui, mais quand on y a pensé, on n'y pense plus ;  
Sylvia, *bas à Dorante* : Bourguignon, on est homme de mérite à bon marché, chez vous ce me semble. »<sup>14</sup>

Il est vrai que les valets, attachés à leurs maîtres respectifs, dotés d'expérience et de bon sens naturel, s'embarrassent peu des artifices du déguisement et de la parole et vont toujours droit au but, alertant sans cesse leur maître sur le factice de leur comportement, sur les mensonges qu'ils se profèrent davantage à eux-mêmes d'ailleurs, qu'à celui qui est aimé mais à qui l'on cache ses sentiments.<sup>15</sup>

### III L'argent fait-il le bonheur ?

Ainsi, s'il est peu convenable à un aristocrate de parler d'argent, lorsqu'il fréquente un bourgeois, dont l'un des marqueurs sociaux est précisément d'avoir de l'argent, et d'en faire usage, l'argent devient alors un sujet ou un moteur. Il est au cœur de nombreuses pièces<sup>16</sup> qui posent ainsi clairement la question du lien entre le mariage, l'amour et l'argent.

Néanmoins cette relation à l'argent peut prendre diverses formes.

Dans La double inconstance, le pouvoir du Prince se double de son pouvoir financier et matériel, amoureux d'une jeune villageoise, Lisette, promise à Arlequin, il l'enlève à la vue de ce dernier et propose à Arlequin, de l'argent, des biens et des maisons que Arlequin refuse d'abord de bonne foi et avec le bon sens de ceux qui n'ont rien et ne voient guère l'utilité d'avoir davantage : « Qui est-ce qui habitera ma maison de ville quand je serai à ma maison de campagne ?... je ne pourrai donc pas les habiter toutes à la

---

<sup>13</sup> Ibidem, tome I, I, 4, page 620.

<sup>14</sup> Cf note 13, I, 7, pages 623, 624.

<sup>15</sup> Dans la seconde surprise de l'amour, Tome I, page 462, Lisette et Lubin, respectivement servante de la Comtesse et valet du Chevalier, savent bien avant eux, que quoi qu'ils disent, ils s'aiment et s'espèrent, malgré les entraves artificielles qu'ils ont mis à leur amour et leur union.

<sup>16</sup> Nous pouvons dire de manière non exhaustive de : La fausse suivante, L'heureux stratagème, La double inconstance, Le legs, Les fausses confidences, L'épreuve, Le préjugé vaincu, La joie imprévue.

fois. »<sup>17</sup>. Le bon sens qui le caractérise, il refuse également une voiture ayant deux bonnes jambes pour aller à pied, montre qu'il revendique des bonheurs simples en homme naturel qu'aucune pose sociale n'est venue contrarier. Lisette est d'abord comme lui, cependant nous constatons que la bonne mine du Prince travesti en officier, celle de Flaminia, mandatée pour séduire Arlequin, moyennant récompense sonnante et trébuchante, parviennent progressivement à altérer l'amour et la vertu des deux villageois, qui loin l'un de l'autre, accèdent à une réalité d'abord probable, qui promet de devenir réalité, plus proche et plus propice au désir. Ainsi, si dans L'île des esclaves<sup>18</sup>, les valets renoncent à être des maîtres car la vertu et leur bon naturel l'emportent sur toute idée de vengeance, et préfèrent redevenir ce qu'ils étaient initialement, le malheur en moins, ici, ils parviennent à échapper à leur condition et finalement s'en satisfont. Bien sûr, cela ne se fait pas sans hésitations, dont l'honnêteté peut d'ailleurs être questionnée, (Lisette tombe-t-elle amoureuse du Prince ou de l'argent et du bien-être qu'il lui promet conséquemment ? Comment véritablement trancher puisque le Prince ne va pas sans le pouvoir qui lui est afférent !) mais la résistance à l'ascension sociale n'est finalement ni très violente, ni durable. Marton dans Les fausses confidences est d'ailleurs prête à trahir sa maîtresse pour un peu d'argent, mais aussi un peu de rêve. Dans L'île des esclaves, Euphrosine propose, in fine, à Cléanthis, sa servante, de partager les biens que le « les dieux lui ont donné »<sup>19</sup>. Notons ce terme de bien qui associe ici la possession matérielle et le Bien moral et social, comme si la possession du premier émanait finalement du second, selon une loi divine que rien ne pouvait altérer, pensait-on encore en 1725.

Nous le constatons donc, pour les serviteurs, les villageois, le tiers Etat qui vit dans une très grande précarité, même si rien de concret ne l'évoque chez Marivaux, gagner un peu d'argent, semble permettre des compromissions, remettre en cause la bonté naturelle des gens du peuple, car contraints à trop de privations, dotés de bon sens, pourquoi refuseraient-ils ce que quelques aristocrates leur proposent puisque les schémas ne semblent pas encore vouloir être abolis ? Et c'est donc là un Marivaux qui questionne les fonctionnements, remet en cause les idéologèmes mais, restitue à chacun une place, améliorée, sûrement, mais finalement identique, même si, seule, Lisette épousera le Prince.

Néanmoins d'autres schémas, des idéologèmes de méritocratie sont également présents dans l'œuvre de Marivaux. Et il s'agit davantage ici de donner aux bourgeois la place qu'ils méritent. Marivaux n'est pas Diderot.

Jacob<sup>20</sup> incarne pourtant l'une de ces figures intermédiaires qui parvient à l'ascension sociale grâce à sa bonne mine et à son bien parler. Homme du tiers Etat, pauvre, il deviendra riche financier, grâce aux femmes qu'il séduira, et grâce à son entregent, sa capacité à argumenter et à convaincre. Il incarne, loin d'un Bel Ami, le parvenu sympathique, mais exceptionnel dans la société du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le roman permet ainsi de faire une très critique peinture de la société parisienne pour les jeunes gens capables mais démunis, et de défendre la méritocratie dont Jacob est l'exemple patent. Car Jacob a une arme irréfutable : l'éloquence, qui lui permet au tribunal de bousculer l'ordre établi, et de prouver la supériorité du cœur, de la raison sur la société de naissance. Mais Jacob aussi critique soit-il avec l'ordre social n'en veut pas moins faire partie et ne rêve que

---

<sup>17</sup> Ibidem, I, 4, tome I, page 202.

<sup>18</sup> Tome I, page 401.

<sup>19</sup> Tome I, scène X, page 427.

<sup>20</sup> Dans Le paysan parvenu.

d'oublier d'où il vient pour enfin choisir où il va. Une fois encore le principe de subversion se trouve inféodé au principe de réalité.

Venons en à présent aux autres comédies de Marivaux qui s'organisent autour de conflit ou d'attrait autour ou pour l'argent.

Dans Les Fausses confidences, madame Argante, la mère d'Araminte, et le comte se soucient essentiellement des biens matériels et des titres. Pour la première, il s'agit de permettre à sa fille d'accéder par le mariage à l'aristocratie et pour le second, de régler un problème territorial sans jugement ni risque de déboursier de l'argent. Ainsi cette pièce témoigne-t-elle d'une réalité sociale : une noblesse obligée de faire alliance avec la bourgeoisie afin de préserver ses privilèges. Cette tentative témoigne cependant déjà d'un affaiblissement du pouvoir par manque d'argent. Dans Le legs, le Marquis est prêt à épouser Hortense, car ainsi qu'il l'avoue à la Comtesse, il n'a pas assez d'argent liquide pour s'exonérer de sa dette :

« La comtesse : Monsieur délivrez-vous d'elle, et donnez-lui les deux cent mille francs.

Le marquis : Deux cent mille francs plutôt que de l'épouser ; non parbleu je n'irai pas m'accommoder jusque là ; je ne pourrai pas les trouver sans me déranger .... Je retiens la demoiselle, elle serait trop chère à renvoyer. »<sup>21</sup>

Il en est de même dans la Fausse suivante où Lelio, ne pouvant honorer ses dettes doit concevoir un mariage qui le détourne de ses sentiments. Nous sommes d'ailleurs ici en présence d'une autre manière d'entendre l'idéologème aristocratique qui consiste à faire un mariage arrangé : ici cet arrangement n'est pas le fait du père mais davantage celui de la nécessité. Notons au demeurant que la plus grande majorité des personnages aristocratiques se trouve dénuée de prénom au profit d'une désignation de rang, qui fige ainsi les comportements et les désirs de ces mêmes personnages, dans un habitus de classe et les calcifie sur des privilèges qui s'épuisent mais qu'ils tentent de sauver au détriment du cœur, de la raison et du bon naturel.

Mais Araminte, grande bourgeoise, dans les Fausses confidences est prête à renoncer à cela pour connaître l'amour auprès d'un homme désargenté, appartenant cependant culturellement à la même classe sociale qu'elle. Certes cette décision chemine lentement car elle témoigne de l'abandon d'une représentation sociale au profit de plaisirs moins identificateurs sur le plan sociologiques et plus pertinents sur le plan personnel. Mais le théâtre de Marivaux étant aussi et surtout le théâtre de la connaissance de soi, par le biais du langage et de la confrontation avec autrui, chaque personnage qui chemine, renonce à ce qui l'identifie socialement au profit de ce qui le fait être socialement.

D'ailleurs Araminte ne sera pas vraiment plus pauvre même en renonçant à son procès, elle ne sera simplement pas plus riche.

Nombreuses sont les pièces où les personnages affrontent la possibilité de gagner un rang ou de l'argent grâce à des relations intéressées et inertes sur le plan des sentiments. Néanmoins constatons que ce sont les personnages secondaires qui sont englués dans une doxa de classe sociale, un habitus aristocratique qui rend le renoncement plus difficile, il se fait néanmoins en fin de comédie, car le retour à l'ordre moral, ramène tout individu correctement éduqué à la raison de son rang et à l'amour. Ainsi le marquis qui renonçait à la comtesse dans le Legs, parce qu'il s'en croyait détesté et se trouvait obligé d'épouser Hortense, termine-t-il la pièce en revenant à son rang et à la sincérité, révélé en cela par le sentiment amoureux, qui toujours chez Marivaux suscite ce que chaque individu a de meilleur en lui :

---

<sup>21</sup> Le Legs, tome II, Sc 20, page 332.

« Le marquis : eh bien, Madame, je vous aime qu'en pensez-vous ?...  
La comtesse : Ah ! ce que j'en pense ; que je le veux bien, Monsieur.  
Le marquis *charmé* : Ah ! Vous le voulez bien ! Ah ! Je respire ! donnez-moi votre main que je la baise.  
Hortense : Marquis ? Mais vous baisiez la main de la comtesse ?  
Le marquis : oui, c'est pour la remercier du peu de regret que j'ai aux deux cent mille francs que je vous donne. »<sup>22</sup>

Il y a également une bourgeoisie dont l'avidité et la vanité deviennent des caractéristiques de fonctionnement et dont madame Argante<sup>23</sup>, plutôt arrogante :

« Dorante : ... et dans la conjoncture présente, il est naturel que je connaisse mon sort.  
Madame Argante *ironiquement* : Son sort ! Le sort d'un intendant : que cela est beau ! »<sup>24</sup>

Elle témoigne ici de son incapacité à se souvenir ce qu'elle fut, alors que Dorante parle en terme de droit naturel, elle riposte avec ironie et de fait, exerce un pouvoir finalement plus radical que celui qu'exerce le comte, mais plus inefficace aussi.

Elle est l'un des archétypes, qui se substitue en vain à l'idéologème du père marieur, en tentant d'imposer à sa fille un mariage qu'elle ne désire pas. En vain, car fort habilement Marivaux a fait d'Araminte une veuve fort riche, et donc la seule catégorie de femme ayant gagné l'autonomie sociale.

Ainsi l'argent permet-il de déterminer le fonctionnement des relations humaines, voire de le conditionner, mais ne fait pas systématiquement le bonheur de celui qui le possède, ni même le chagrin de celui qui ne le possède pas.

En effet, chez Marivaux, il y a aussi l'éducation, la mine et le mérite qui témoignent d'un individu et des possibilités sociales qu'il pourra avoir, grâce généralement à l'amour, seul sentiment qui dépasse les préjugés et rend de l'humanité à celui qui l'éprouve. Ainsi Dubois dit-il à Dorante qui se désespère d'être pauvre :

« Dorante : cette femme-ci a un rang dans le monde ; elle est liée avec tout ce qu'il y a de mieux ; veuve d'un mari qui avait une grande charge dans les finances ; et tu crois qu'elle fera quelque attention à moi, que je l'épouserai, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai point de bien ?  
Dubois : Point de bien ? votre bonne mine est un Pérou... allons Monsieur, vous vous moquez, il n'y a point de plus grand seigneur que vous à Paris. Voilà une taille qui vaut toutes les dignités possibles... »<sup>25</sup>

Ce que l'on paraît et peut devenir l'emporte donc sur ce que l'on est socialement. Lisette, fille d'un procureur fiscal, devient servante d'Angélique à la mort de celui-ci, mais son parlé paysan, « La chapiou et la familiarité itou »<sup>26</sup> la destine à devenir la femme non d'un petit bourgeois mais celle de Lépine, le valet de Dorante. Il y a donc bien chez Marivaux, cette constante de l'analyse du sentiment amoureux qui se double de l'analyse sociologique. Ainsi peut-on lire :

« Il y a un principe circulaire, statique, répétitif, d'une étude intemporelle de l'amour et de ses surprises, avec l'exposé méthodique des grandes figures de la rhétorique amoureuse, de la séduction et de l'inconstance. ...Mais se fait jour de manière complémentaire et concurrente, le principe linéaire,

---

<sup>22</sup> Le legs, tome II, Scènes 22 et 23, page 339.

<sup>23</sup> Dont la première intervention à la scène 10 de l'acte I, est accompagnée de la didascalie : « femme brusque et vaine », page 352.

<sup>24</sup> Les Fausses confidences, tome II, Sc 7, Acte III, page 392.

<sup>25</sup> Les Fausses confidences, sc 2, Acte I, page 345.

<sup>26</sup> Le préjugé vaincu, tome II, scène 1, page 575.

dialectique et dynamique, d'une fable inscrite dans la progression historique, montrant les forces politiques en jeu, insistant sur la thématique et l'historicité bourgeoises. »<sup>27</sup>

Les dernières œuvres de Marivaux reprennent donc plus clairement encore des éléments de l'idéologie bourgeoise qui justifient que les personnages vainquent leur résistance sociale afin d'accéder au mariage de leur choix ;

#### IV L'argent ne fait pas toujours le bonheur :

L'amour et l'optimisme l'emportent sur la monétarisation des relations humaines. L'on peut accepter de s'appauvrir pour un mariage, de partager ses biens, de renoncer à un rang ou au paraître.

C'est ainsi ce qui a lieu dans Le jeu de l'amour et du hasard dans lequel Dorante renonce à son rang pour épouser celle qu'il croit être une servante :

« Silvia : Quoi vous m'épouseriez malgré ce que vous êtes, malgré la colère d'un père, malgré votre fortune ?

Dorante : Mon père me pardonnera dès qu'il vous aura vue, ma fortune nous suffit à tous deux, et le mérite vaut bien la naissance : ne disputons point , car je ne changerai jamais. »<sup>28</sup>

Monsieur Orgon, père de Silvia, incarne ici un père aux valeurs bourgeoises, qui a autorisé sa fille à choisir son époux, du moins à tester les sentiments de celui qu'il lui a choisi. Il est un père libéral qui permet que le mariage soit aussi un acte d'amour et d'accomplissement du bonheur. Ce thème de la mésalliance possible annonce déjà ce que les philosophes des Lumières répèteront plus tard dans le siècle. Néanmoins, le hasard social fait ici bien les choses puisque de fait, Dorante épousera l'un des siennes sur le plan de l'identité sociale.

Mais la capacité subversive de la pièce demeure, puisque les valets se déguisent en maîtres et ainsi permettent que s'affrontent les valeurs populaires et bourgeoises. Elle évoque une possible mobilité sociale, même si, in fine, la pièce se solde par le rétablissement de l'ordre établi.

Dans Le préjugé vaincu, pièce plus tardive, de 1746, les enjeux sont sensiblement d'un même ordre puisqu'il s'agit ici d'une aristocrate qui refuse d'abord d'épouser un bourgeois fort riche, promis à un brillant avenir mais dénué de naissance. Les serviteurs jouent d'abord le même jeu de l'amour puisque la servante Lisette se refuse d'abord au serviteur Lépine :

« Lisette : Ce n'est pas qu'ou ne soyais agriable, mais mon rang me le défend, je vous en informe, tout ce qui est comme vous n'est pas mon pareil, ce qui m'a toujours été dit par ma maîtresse. »<sup>29</sup>

Mais naturellement, elle cèdera à son désir très vite, dès la scène 1, déclarant : « qu'il n'y aurait ni chatiau, ni timbale dans ton affaire, je serais encore contente d'être ta femme. »<sup>30</sup>. Il lui faut une scène pour vaincre ses propres préjugés, car les serviteurs qui appartiennent au tiers Etat vont plus spontanément vers ce qui leur convient, moins

---

<sup>27</sup> Marivaux, Sophie Marchand, Fabienne Boissieras, Paris, Atlande, coll Lettres XVIII<sup>e</sup> siècle, 2009, pages 122, 123.

<sup>28</sup> Le jeu de l'amour et du hasard, 1730, tome I, sc 8, Acte III, page 656.

<sup>29</sup> Tome II, Scène 1, page 574.

<sup>30</sup> Ibidem note 29, page 575.

éloignés d'eux-mêmes qu'ils sont, pour n'avoir reçu aucun prêt-à-penser de classe en guise d'éducation . Mais il en sera autrement pour Angélique, qui porte ici le prénom d'une jeune héroïne, sacrifiée à la raison familiale par son père dans La seconde surprise de l'amour, en 1727 et donc enfermée au couvent pour échapper à une union disparate avec un chevalier, d'insuffisamment bonne naissance . Neuf années plus tard, Angélique peut se marier selon son gré, même si son père formule un avis. Manquant d'argent et ami de Dorante, il souhaite lui voir faire un mariage d'argent, alors que sa fille, d'abord vaincue par les préjugés de classe souhaite faire un mariage humainement disharmonieux mais socialement convenable avec un baron. Son père, Le marquis, qui n'est déjà plus représentatif de l'idéologème aristocratique du mariage de classe, s'étonne mais cède. Mais il faudra à Angélique une pièce entière pour entendre ce que sa servante a mis une scène à comprendre.

C'est d'abord auprès de Lisette que Dorante plaidera sa cause, conscient qu'il est plus facile de vaincre les préjugés d'une servante que de la fille d'un marquis :

« Dorante : ... j'aime passionnément ta maîtresse qui ne le sait pas encore. Malgré de grands biens que m'a laissés mon père, je suis d'une famille de simple bourgeoisie. Il est vrai que j'ai acquis quelque considération dans le monde : on m'a même déjà offert de très grands partis... je vais d'ailleurs être revêtu d'une charge qui donne un rang considérable, d'un autre côté je suis étroitement lié avec le Marquis qui me verrait volontiers devenir son gendre ... Angélique est d'une naissance très distinguée. J'ai observé qu'elle est plus touchée qu'une autre de cet avantage-là : et la fierté que je lui crois là-dessus m'a retenu jusqu'ici. »<sup>31</sup>

Et c'est donc la servante lucide qui tentera de convaincre sa maîtresse de l'amour que lui porte Dorante. Et si l'argent est ici une des énergies du siècle, il induit une mobilité sociale que la jeune aristocrate aura du mal à accepter. Néanmoins si l'argent semble ne pas faire naturellement le bonheur de Dorante, le mérite personnel assorti à cette fortune acquise par le travail et l'intelligence participe à l'évolution des mariages et des unions. Dorante incarne un avenir que le marquis, désargenté n'incarne pas, pas même le Baron ,que veut épouser Angélique, dont la fortune vient d'un procès gagné.

C'est pourquoi, un autre aristocrate Lucindor<sup>32</sup>, va soumettre à toutes sortes d'épreuves celle qu'il souhaite épouser et dont la mère est la concierge du château devenu par héritage le sien. Il n'est pas lui non plus, autre chose qu'un héritier, il n'a pas fait la preuve de son mérite personnel. Il va d'abord tenter de la marier à son valet, tenter de la soumettre, de la blesser. C'est une autre Angélique, jeune première sacrifiée, cette fois-ci non aux préjugés de son père, ou aux siens propres mais à ceux de son galant qui doit accepter que Lucindor chemine vers la conscience que les mouvements de son cœur sont indépendants de son rang social et qu'il peut être aimé pour lui-même et non pour son argent.

L'on peut constater que si la pièce a pour titre l'Épreuve au singulier, c'est vraisemblablement parce que c'est davantage de l'épreuve du cœur et des sentiments que subit Lucindor qu'il s'agit, que des multiples épreuves qu'il fait subir à Angélique, qui pourtant pleure et renonce à l'amour. C'est devant l'authenticité simple de sa douleur que Lucindor cède et avoue ses sentiments. Mais il a abusé de son rang, de sa situation, il s'est montré artificiellement inapte à la confiance et au bon

---

<sup>31</sup> Le préjugé vaincu, tome II, scène 2, page 376.

<sup>32</sup> L'épreuve, tome II, page 471.

cœur. Contrairement à Angélique qui dit être « la dupe de sa bonne foi »<sup>33</sup>, mais pardonne et répond à la question « vous m'aimez donc ? » posée par son amant cruel : « Ai-je jamais fait autre chose ? »<sup>34</sup>. Pourquoi pardonne-t-elle ? Parce qu'elle incarne l'optimisme de la nature humaine que le revendique Marivaux, cette nature humaine non pervertie qui fait que les bourgeois ont le mérite d'aller vers ce qu'ils doivent être.

#### IV Lorsque mérite personnel, vertu, sensibilité et éloquence sont finalement plus importants que l'argent :

Ainsi à la fin des pièces de Marivaux, c'est toujours le mérite personnel des héros qui l'emporte sur les épreuves, les tracas et les préjugés. Chacun finit par accepter ce que le hasard avait fait pour unir des êtres disparates. L'intelligence du cœur finit toujours par l'emporter sur la raison sociale. La marquise reconnaîtra qu'elle aime le Chevalier alors qu'au début de la pièce, Lisette, sa servante lui dit déjà : « Il faut bien se servir de sa raison et ne pas quereller les gens qui sont attachés à nous. »<sup>35</sup>. Mais il y a loin, au début de la pièce entre les raisons qui se disputent l'esprit du héros : raison ou obligation sociale, et chacun sait depuis Pascal que le cœur a ses raisons que la raison ignore. Lisette demandera à la marquise, veuve si « tous les hommes sont morts ? »<sup>36</sup> Ainsi sait-elle avant sa maîtresse qu'elle se ment à elle-même et travestit la réalité des sentiments :

« Lisette : ne méprisons jamais nos ressources.

La Marquise : Mes ressources ! A moi qui ne veut plus que m'occuper de ma douleur, moi qui ne vit presque plus que par un effort de ma raison !

Lisette : Comment donc par un effort de raison ? ... Mais vous êtes bien fraîche pour une personne qui se fatigue tant !

La Marquise : Je vous prie Lisette, point de plaisanterie, ... je ne suis pas à présent en situation de vous écouter.

Lisette : Ah ça, Madame, sérieusement je vous trouve le meilleur visage du monde, ... La peine de vivre vous donne un air plus vif et plus mutin, ... et je vous conseille de batailler toujours contre la vie, cela vous réussit on ne peut pas mieux. »<sup>37</sup>

Lorsque l'artifice du langage ne perturbe pas la découverte de la vérité, l'on peut aller plus vite à l'aveu des sentiments. Dès le début de la pièce le mensonge de la marquise est établi, mais il faudra, là aussi, trois actes pour qu'elle en prenne conscience. L'épreuve de la vérité et de la sensibilité est-elle donc si difficile ? Mais les valets y parviennent toujours plus aisément, moins encombrés qu'ils sont par les artefacts de la conversation et de la pose sociale, plus près qu'ils sont d'eux-mêmes, moins habitués à mentir et à travestir leurs sentiments. C'est pourquoi ils servent bien souvent de médiateurs entre le moi du maître et son moi-même, siège de l'amour, de la sensibilité et de la bonne nature. Les valets souvent pragmatiques et lucides manquent de sensibilité, de tendresse, ils vont au fait. Mais ils ne manquent pas d'éloquence, de bon sens et de vertu. La marquise interpelle souvent le chevalier sur sa sensibilité, et c'est précisément ce sentiment naturel, au delà des mots et des poses qui fait naître l'amour qu'elle refuse, se

---

<sup>33</sup> Ibidem page 500.

<sup>34</sup> Ibidem page 501.

<sup>35</sup> La seconde surprise de l'amour, tome I, sc1, Acte I, page 463.

<sup>36</sup> Ibidem Note 35.

<sup>37</sup> Ibidem, page 464 .

croyant désormais veuve à jamais. C'est aussi cette sensibilité, première et naturelle qui fait naître le sentiment amoureux que la raison peut combattre mais pas altérer. Et c'est précisément parce que les querelles sociales et les biens possédés ne peuvent empêcher l'expression de la sensibilité que les personnages parviennent à s'aimer hors des lieux sociaux de convenance. Notons d'ailleurs que la plupart des pièces ont pour didascalie initiale : dans un château à la campagne. Et lorsqu'elles ont lieu dans un espace urbain, il y a des jardins extérieurs, des espaces proches, qui sont des lieux de promenades, de plaisirs, de communication entre des appartements, bref un monde extérieur où s'échappent et se meuvent hors scène les personnages. L'espace des jardins est l'espace symbolique de la nature et de la sensibilité. C'est un ailleurs où l'on échappe aux convenances de l'ici, et lorsque ce ne sont pas les jardins qui le permettent, lorsque les espaces demeurent traditionnels, les déguisements pallient ces déplacements dans l'espace au profit du déplacement dans l'espace social. Mais si le mensonge et l'artifice servent à accéder à la vérité, c'est souvent parce que se mentir est une seconde nature pour ces aristocrates versés dans le jeu social du mensonge. Il faut donc toujours que s'avère un espace de vérité, qu'il s'agisse de la parole de valets, des châteaux à la campagne, des jardins concomitants ou des masques qui permettent de dévoiler. Une pièce de Marivaux est toujours une marche vers un inconnu qui demeure en soi et qu'il faut amener à la présence par le biais de la parole, de la rencontre, de l'exploration de territoire du désir et de l'amour que désavoue d'abord le héros. Seul celui qui demeure vertueux peut accéder à cette vérité car ainsi en est-il de l'homme chez Marivaux : il a droit au bonheur, mais il doit le mériter, et il ne peut le mériter que s'il accède à sa sensibilité et délaisse la raison raisonnante. Nous sommes ici au cœur de la démarche sensualiste, bien loin du cartésianisme.

Ainsi si des mondes se rencontrent chez Marivaux qui rend compte de l'évolution sociale et fait se fréquenter et s'interpénétrer différentes classes et sociologies, si l'argent est une énergie qui fait bouger les lignes établies et fait s'éloigner les plus traditionnels des scénarii sociaux, les possessions matérielles ou monétaires ne parviennent pas à altérer ce qui est essentiel dans le théâtre marivaudien : la connaissance de soi, l'honnêteté, la sensibilité et la vertu. Le personnage marivaudien annonce l'homme nouveau, ne l'accomplit pas tout à fait, il est encore un peu trop tôt pour cela, mais il pose les bases des grandes idées que les Lumières élaboreront, dont la première et la plus nécessaire : Et si tous les hommes avaient droit au bonheur ?